

— 1 —

l'écriture française cite aussi quelques-uns des noms les plus distingués de son siècle d'or.

Depuis la seconde moitié du dix-septième siècle, la langue française a dominé plus de vingt lustres, en reine absolue sur toute l'Europe. Il y a force de circonstances, dont même l'Allemagne n'a pas à se louer, qui ont contribué à donner à la langue française cette universalité, et qui sont, malheureusement, assez bien connues, pour que je puisse les passer sous silence.

Déjà au commencement du dix-huitième siècle, la littérature française eut parcouru les principales phases de son siècle d'or, siècle de Louis XIV.* Quant aux sciences, aux beaux-arts, au bon goût, soit dans les belles lettres, soit dans tout ce qui concerne la vie sociale, Paris était devenue le Delphes pour tous les pays qui se disaient civilisés ou s'efforçaient à le devenir. La cour de Louis XIV en était le temple, Louis même le grand pontife, et la Mode y régnait en Pythie et en même temps en despote, aux caprices de laquelle, tout extravagants qu'ils étaient, toute l'Europe s'était soumise. La cour de Louis XIV était le modèle envié de toutes les cours de l'Europe. Sa langue déjà fixée, se distinguait par sa grâce, sa justesse, sa finesse, et par la précision et l'élégance de sa diction, tandis que les autres langues de l'Europe luttèrent encore dans leurs premiers essais ou s'abâtardissaient, plus ou moins, sous l'influence de la langue et de l'esprit français.

Le roi, les grands de sa cour, les savants, les poètes, les beaux-esprits qui idolâtraient et encensaient dans Louis XIV leur Mécène, vraiment royal, mettaient un certain orgueil de donner

* De même que l'histoire de la littérature allemande n'a que deux périodes bien distinctes et caractérisées, celle des *Minnesinger*, du milieu du douzième siècle jusqu'au commencement du quatorzième, et celle du dix-huitième siècle, illustrée par les *Lessing*, les *Klopstock*, les *Herder*, les *Goethe*, les *Schiller* etc., l'histoire de la littérature française n'en a aussi que deux dans lesquelles se concentrent tous les efforts littéraires. La première est celle des *Troubadours* qui déjà au douzième siècle se servaient, dans le beau Midi de la France, de la langue d'oc ou de got pour cultiver la science gaie (*Lou gai saber*), comme ils appelaient leur art, en chantant les beautés de la nature dont ils jouissaient, l'amour, ses délices et ses douleurs et les grands exploits des preux du pays. Leurs harpes étaient déjà brisées pour la plupart, quand au commencement du treizième siècle, les *Trouvères* du Nord de la France élevèrent la voix, pour célébrer dans la langue d'oïl ou d'ouyl, d'ouy ou d'oui les héros des traditions nationales et pour raconter leurs fabliaux. Par le caractère de leurs premières productions littéraires, les deux moitiés de la France, au midi et au nord de la Loire, distinguent aussi le caractère de leurs habitants. Dans le Midi, ce sont les sentiments lyriques qui prévalent, dans le Nord, c'est le genre épique. La deuxième période de la littérature française est celle de Louis XIV, dite son siècle d'or, de l'an 1643 jusqu'en 1715, dans les chefs-d'œuvre de laquelle la France se glorifie à si juste titre. Les intervalles de ces deux périodes ne sont que des temps de transition.

toujours à leur pensée la forme la plus précise et la plus élégante, aussi bien en parlant qu'en écrivant. La langue était devenue pour toutes ces conditions une étude de la plus haute importance. Les grands orateurs du siècle de Louis XIV prononçaient leurs sermons et leurs oraisons avec la même pureté, la même élégance de diction et précision de style, que les savants traitaient les hautes sciences et ce que ce siècle et le siècle suivant ont dit la philosophie, que les courtisans et les femmes spirituelles de la cour racontaient leurs aventures et forgeaient leurs bons mots. Le langage de la cour était la langue souveraine, la vive voix de l'esprit qui y dominait sous Louis XIV, le grand roi, l'idole de la plupart des princes de l'Europe, apothéosé de son vivant par ses vils et rampants flatteurs, parmi lesquels l'histoire de la littérature française cite aussi quelques-uns des noms les plus distingués de son siècle d'or.

Comment donc s'émerveiller, qu'alors la langue française régnât déjà comme langue favorite et même souveraine dans toutes les cours de l'Europe? Pour la plupart, celles-ci cherchèrent à se former d'après la cour du grand Louis, dont, par conséquent, la langue devint la leur, celle de la noblesse et de toute la société qui se disait la bonne et ne faisait que singer les Français. A mesure que la langue française s'affermît dans sa prépondérance, que cette gallomanie, dont la plupart des pays de l'Europe étaient infectés, s'étendit et se fit de jour en jour valoir plus sensiblement dans presque toutes les conditions de la bonne société, on négligea dans beaucoup de pays les langues maternelles, et, dans l'aveuglement général, on n'eut même pas honte de les mépriser; reproche, que l'on doit faire principalement à beaucoup d'hommes d'influence en Allemagne. Déjà en 1735 la langue française fut faite la langue des diplomates de l'Europe. Les préliminaires de paix du 3 Octobre, signés à Vienne par les soins de Louis XV furent écrits en français, et c'est avec cet acte que la langue française fut sanctionnée comme langage de la diplomatie.

Et deux siècles avant que le français se fût acquis cette universalité, cette prépondérance, la France n'avait pas même ce que l'on dit proprement un langage littéraire, un langage des livres et des écrivains. Le clergé, les savants, les jurisconsultes comme tous les gens de pratique se servaient au commencement du seizième siècle encore de la langue latine, et les différentes provinces du royaume de leurs dialectes. Louis XII fit encore en 1512, une ordonnance, selon laquelle les requêtes et les informations devaient se faire dans le langage du pays des parties. Il en résulte qu'il n'y avait pas encore, à cette époque, de langage universel des écrivains ou littéraire.

Les premiers temps de la Renaissance ne furent, sous certains rapports, rien moins que favorables au développement de la langue française, car les savants négligèrent d'abord leur langue maternelle, en ne cultivant que les langues classiques ou savantes. De l'autre côté, ce fut justement à cette époque que l'on commença, forcé par le mouvement général de l'intelligence, à enrichir la langue française en puisant dans les mines si abondantes des langues anciennes. Pourtant c'était un grand inconvénient pour la langue française, que les écrivains qui s'en servaient, trouvaient, dans leur préoccupation pour les langues savantes, hors de leur dignité de puiser dans les sources que la France leur offrait dans ses différents idiomes. *François Rabelais* (1483—1553), auquel la langue française est bien redevable quant à son enrichissement, y fit une exception louable, car, en cherchant des expressions pour ses idées neuves dans les langues savantes, il ne profita pas moins dans les satires de son siècle, aussi saillantes que piquantes, des richesses que

sa propre patrie lui offrait dans ses différents dialectes et principalement dans celui de la Touraine, où il naquit, et lequel est accrédité encore de nos jours, comme le plus pur de tous les idiomes de la France. Rabelais devint néologue heureux, auquel on aime à pardonner les néologismes dont il s'est servi dans sa fougue créatrice, dans l'effervescence de son génie. Ce ne sont que les divers mémoires, écrits en français, dans le quinzième et dans la première moitié du seizième siècle, comme ceux de *Philippe de Comines* (1445—1509), de *Claude de Seyssel*, de *Blaise de Montluc* (1512—1569) etc. qui, en suivant les traces de *Jean Froissart*, (1337—1401), ont frayé dans leur charmante ingénuité, le chemin à la prose française, pendant que *Clotilde de Vallon-Chalys* ou *Clotilde de Surville* (1405—1495), *Clément Marot* (1495—1544), *Melin de St. Gélais* (+ 1559), la belle cordière *Louise Labé* (1526—1566), *Marguerite de Valois* (1492—1559) cultivaient avec succès, en ennoblissant la langue, le langage poétique français, qui n'est pas moins redevable à la *Pléiade française*, comme se nomma dans son orgueil, la société littéraire, formée par *Antoine de Baif*, *Jodelle*, *Belleau*, *Daurat*, *du Bellay*, *Thyart* et par *Pierre Ronsard* (1525—1585) qui en était le fondateur et le chef. Le beau Midi de la France eut aussi à cette époque ses poètes renommés dans la *Pléiade Toulousaine*, créée par sept jeunes dames de Toulouse pour cultiver la poésie. En 1530, cette Pléiade dont on admirait les beaux vers, fut présentée à François I qui lui fit gracieux accueil, et en 1540, elle réclama l'honneur de pouvoir concourir aux jeux floraux à Toulouse pour les prix, fondés dans le quinzième siècle par Clémence Isaure, et on ne manqua pas de faire droit à ses réclamations.

François I, autant qu'il fit pour les études classiques, en fondant des chaires pour les langues savantes, le collège royal de France et la bibliothèque royale à Fontainebleau qui fut depuis, sous Henri IV, transportée à Paris, crut son devoir de ne pas négliger sa langue maternelle, le Français. Il devint pour ainsi dire le père du langage des écrivains, en donnant, l'an 1539, au château de Villiers-Cotterets l'ordonnance si importante pour l'histoire de la langue française; dont l'article cent-onzième ordonne que *doresnavant tous arrêts . . . soient prononcés, enrégistrés et délivrés aux parties en langage maternel Français et non autrement*; comme il le statua aussi par l'article quarante-septième de la même ordonnance pour les Testaments, Contracts et les autres Actes juridiques. C'est ainsi que la langue du Nord de la France, reconnue par François I, fut fixée dans celle de la cour comme la langue écrite.*) A cette époque beaucoup de circonstances contribuèrent au développement de la langue. La fermentation générale des esprits par suite des nouvelles idées qui se firent valoir, n'y contribua pas moins que la lutte entre les catholiques et ceux qui se disaient réformés; car il fallut traiter leurs controverses en langue maternelle, puisque ce n'étaient pas seulement les gens lettrés qui y prirent part, mais chaque condition de la société, et les moyennes pas moins que les plus élevées. Les Huguenots et les Réformés traduisirent aussi la sainte écriture en français, qui fut imprimée en 1535 pour la première fois dans cette langue. Ils se servaient du français dans leur culte, comme langage de leurs prédicateurs

*) Ce ne fut qu'un hasard, qui eut donné une des provinces du Nord aux rois de France pour résidence, et voilà pourquoi le langage du Nord, *la langue d'oïl ou d'oil* devint la langue littéraire, la langue proprement dite française. Si les circonstances politiques avaient fixé la résidence royale dans une partie quelconque du Midi, sans doute, son langage doux et sonore, *la langue d'oc* serait devenue la langue écrite en France.

et de leurs ministres. Le réformateur *Calvin* (1509—1564) s'est même distingué comme styliste par la manière hardie, claire et précise, avec laquelle il maniait la langue française, et *Bossuet* dit de lui, qu'il a excellé dans sa langue maternelle et aussi bien écrit qu'un homme de son siècle. Jusqu'à nos jours cette influence heureuse des réformés sur les progrès de la langue française n'a pas été assez appréciée, ni assez étudiée, quoiqu'elle soit plus grande et de plus de conséquence que l'on ne s'imagine*).

C'est à cette époque, que l'influence amollissante de la langue italienne sur la langue française prit son commencement dans la cour de la reine Catherine (1533—1589), que la maison des Médicis a donnée à la France. La cour était déjà en France, pour ainsi dire, le centre de la civilisation, de la politesse, et par conséquent son langage la norme de celui des auteurs, qui imitaient, quant à l'élégance, à la finesse des tournures la belle langue d'Italie, déjà en pleine jouissance des chefs-d'œuvre de ses *Cinquecentistes*, dont elle se peut glorifier à si juste titre, et qui devinrent des modèles pour toute l'Europe. De ce temps, la langue italienne était à côté de celle de l'Espagne, parmi les langues modernes, la plus cultivée et la plus développée, ayant fixé dès le quatorzième siècle, son langage des écrivains dans celui de la Toscane. On disait alors déjà en proverbe: „*La lingua toscana in bocca romana*“, et les premiers auteurs italiens, d'alors, les chefs glorieux des Cinquecentistes, en quelque endroit de l'Italie où ils naquirent, se firent un devoir d'aller étudier leur langue en Toscane même. Dès l'an 1582, l'Italie eut son Académie *della Crusca* qui, malgré ses torts et ses pédanteries, effaça bientôt toutes les Académies dont pullulait ce pays, et elle a su se fonder un monument par son Dictionnaire, devenant le modèle des Dictionnaires de toutes les langues modernes.

Par le concours de toutes ces heureuses circonstances, les progrès de la langue française furent si grands et si rapides, que déjà en 1572, *Jean Nicot*, secrétaire de Henri II, publia le premier *Dictionnaire français-latin*, dans lequel on trouve toutes les expressions françaises, dont l'équivalent n'existe pas en latin. Il ne s'agit pas d'énumérer ici les grands mérites de ce premier Dictionnaire français. Quelques années après qu'il eut paru, en 1580, la France et l'Europe purent déjà admirer les „*Essais*“ de *Michel Eugène de Montaigne* (1533—1592), le plus beau monument de la littérature française du seizième siècle. Dans son originalité aussi naïve que piquante et hardie, ce chef-d'œuvre de Montaigne est sans rival. Il a contribué avec les ouvrages d'un *Amyot*, d'un *Arnauld*, des auteurs de la satire *Ménippée*, de *S. François de Sales* (1567—1622), pour ne citer que quelques écrivains de ce temps, pas moins au développement de la prose française dont les auteurs mentionnés étaient des autorités souveraines, que les *Élégies* et les *Odes* de *François Malherbe* (1555—1628) qui appartiennent encore à ce siècle, ont contribué à la flexibilité, à la noblesse et à l'harmonie du langage poétique français, dont Malherbe fut le créateur.

Sous le règne de Marie de Médicis (1600—1631), l'influence de l'Italien s'accrut tellement qu'il altéra même la prononciation du français. Déjà en 1570 *J. A. Baif* et *J. Thibault de Corville* eurent fondé une espèce d'Académie dont le but était le perfectionnement de la langue française, mais, comme ils ne suivirent que trop strictement les langues savantes, les résultats des efforts de cette Académie ne furent d'aucune importance. Elle fut bientôt oubliée. Pour contre-

*) V. Histoire de la formation de la langue française par *Ampère*.

balancer l'altération de la langue française sous l'influence de l'Italien et de l'Espagnol, en 1625 une société semblable se forma, fondée par un certain *Val. Conrart*. Cette société littéraire jouit bientôt de la protection du puissant Cardinal Richelieu qui la fournit de privilèges et lui donna le nom de *l'Académie française*. Selon le nombre de ses membres, elle se dit aussi: *Académie des Quarante*. Elle tint sa première séance publique au Louvre, le 10 Juin 1637.

La France avait donc, par les soins du Cardinal Richelieu, pour tout ce qui concernait sa langue, un tribunal en dernière instance, son Académie. Cette Académie, en se soumettant d'abord aux caprices du Cardinal — on n'a qu'à lire sa critique du *Cid* du grand Corneille — et à ceux de la cour, et n'admettant comme de bon français, que ce qui y était admis, obtint bientôt une autorité absolue et arbitraire. L'Académie bannit de la langue écrite toutes les paroles, toutes les expressions, toutes les tournures, qui n'étaient pas admises à la cour. Richelieu eut commandé le Dictionnaire de l'Académie. Quand celle-ci en publia, l'an 1694, la première édition pour, comme la préface nous apprend, „rendre immortels tous les mots et toutes les syllabes consacrés à la gloire de leur auguste protecteur,” les courtisans, les auteurs flatteurs dépendant des caprices de Louis XIV, étaient tellement aveuglés dans leurs préjugés, qu'ils reprochèrent à cette édition d'avoir admis trop de formes familières du langage du peuple, et l'on publia déjà en 1696, comme parodie du Dictionnaire de l'Académie, le *Dictionnaire des Halles*. Malgré les grands bouleversements que les idées et l'esprit français ont essayé pendant le dernier siècle, il y a encore, de nos jours, en France des gens aussi bornés que ceux qui au dix-septième siècle firent ces reproches à l'Académie; car la critique la plus récente a élevé les mêmes plaintes contre l'édition du Dictionnaire de l'Académie de l'an 1835.

Ce que la langue française du temps de son siècle d'or gagna de poli, d'élégance et de précision, en excluant tout ce qui avait sa source dans le sein et dans le coeur du peuple, elle le perdit de son naturel, de sa vigueur et de sa verve, qui se montrent si éclatants dans les chansons du temps de la Fronde (1648—1654), où la chanson guerroya avec tant de succès. Sous le règne despotique de Louis XIV la chanson, cette enfant gaie et étourdie de la nationalité française, car ce n'est que dans la chanson que les français sont vraiment poètes, fut bannie; elle n'osa plus élever sa voix insinuante et agaçante, dont le despote connaissait et craignait le pouvoir sur les coeurs français. Une raison de plus que la chanson n'eût pas accès à la cour, et qu'elle dut chercher un asyle clandestin dans les caveaux. Les rédacteurs de la dernière édition du Dictionnaire de l'Académie ont bien senti tout cela, en disant dans leur préface: „On doit avouer que le goût de Versailles était celui d'une élite d'esprits nobles et cultivés, mais qu'il y manquait le battement de coeur d'un grand peuple.“

La langue même rampait devant les caprices de Louis XIV, puisque la plupart de ses prêtres n'étaient que de vils flatteurs, et le nombre des auteurs de son siècle, qui ont su du moins conserver leur individualité et leur indépendance, quand même ils se plièrent au goût et au langage de la cour, afin d'être compris, est très petit; je n'ai qu'à citer: *P. Corneille* (1606—1684), *La Fontaine* (1621—1695), *Blaise Pascal* (1623—1663), *Bossuet* (1627—1704), *Molière* (1622—1673), *Sévigné* (1626—1696) et *Jean Racine* (1639—1699), desquels, selon ma conviction, La Fontaine, Corneille, Molière et Racine dans ses tragédies lyriques, ont été les seuls vrais poètes que la France ait produits dans cette période. Les autres auteurs de ce siècle, que l'on dit poètes, ne sont que des rhéteurs et des faiseurs de vers qui ne sacrifèrent que trop

souvent l'imagination et l'esprit aux convenances et à la forme. Et la flatterie a donné justement à ce siècle le nom du siècle de l'imagination!*) Par leurs efforts, secondés par l'autorité arbitraire de l'Académie, la langue française devint, pour ainsi dire, une langue morte, que le mot tranchant de l'Académie: „Ce n'est pas français!“ eut privée de sa force vitale. Elle n'était qu'une belle esclave, accoutrée du clinquant de la cour et de la ville, dont l'Académie et les auteurs la parèrent, mais garottée par mille et mille entraves qui lui prescrivirent sa marche, en la privant de chaque mouvement libre.

Le dix-huitième siècle peut être dit, celui du progrès. L'intelligence se mit en campagne contre les superstitions et les préjugés et fraya de nouveaux chemins à toutes les sciences. Quoique je n'ose donner à ce siècle le nom du siècle de la philosophie, les savants, les hommes de lettres qui se disaient ses philosophes, comme les adhérents de l'encyclopédisme, les Voltaire, les J. J. Rousseau, les Buffon etc. etc. ont rendu de grands services à la langue française, mais toujours sous l'influence de l'Académie des Quarante.

Avec la première révolution, une ère nouvelle commence dans l'histoire de la langue française. La révolution sapa d'abord, combattant contre toute autorité absolue et arbitraire, celle de l'Académie, et créa en France le langage parlementaire, aussi altier que hardi dans sa fougue. Une nouvelle législation donna à la France la publicité des débats judiciaires, et devint ainsi mère de l'éloquence du barreau, à laquelle la langue française doit tant de gloire. Il fallait, avant tout, se faire comprendre au public, il fallait persuader, convaincre par la parole, émouvoir, entraîner les cœurs, savoir gagner les sentiments. Aux hommes de robe il ne suffisait plus de parler et d'écrire le galimatias du palais, pas moins barbare et inintelligible que le jargon des jurisconsultes allemands l'était autrefois. Les temps de l'empire bouleversèrent tout l'art militaire et, le refaisant tout en neuf, il fallut aussi en créer un nouveau langage. Mais cette époque n'était rien moins que favorable à la littérature, car les idées mêmes durent se courber sous le joug de fer de Napoléon I, dont la volonté était la norme pour les auteurs du temps de son règne. Il trouva aussi ses flatteurs et surtout au sein de l'Académie française qui l'encensait, comme ses fondateurs avaient encensé Louis XIV. Les hommes de génie qui ne se soumièrent à sa volonté, furent bannis et persécutés.

La Restauration chercha d'abord son salut dans la réimpression de Voltaire et de Rousseau. Mais dans le grand mouvement des idées du dix-neuvième siècle, en France, les hommes de talent se convainquirent que le temps de la prépondérance de leur langue était passé, comme aussi les temps où les Français, dans leur orgueil dédaigneux et si mal fondé,

*) A comparer ce que Guillaume Schlegel dit dans ses „Vorlesungen über dramatische Kunst und Literatur“ des poètes tragiques du siècle de Louis XIV et, principalement, des tragédies de Racine. Schlegel blessa par ses opinions et ses raisons si bien fondées, comme il les développa dans ses leçons sur l'art dramatique et dans sa comparaison de la Phèdre d'Euripide et de Racine, tellement l'amour-propre des français qui croyaient les héros de leur siècle d'or au dessus de toute critique, qu'il ne fut pas reçu, quoique proposé, membre correspondant de l'Académie. — Travaillant à la bibliothèque royale de Paris, je trouvai un jour les leçons dramatiques de Schlegel, les trois tomes fort élégamment reliés dans un volume, sur une des tables où l'on déposait les livres dont on s'était servi. L'envie me prit de lire encore une fois ce que Schlegel avait dit des tragédies de Racine. C'était en vain que je feuilletai le livre que je croyais si bien connaître; je ne trouvai pas la leçon que je cherchais. A la fin, je m'aperçus que l'on avait mis de côté, en reliant le livre, les feuilles qui contiennent la critique sur Racine. — Peut-on faire preuve de plus de petitesse?

osaient dire toutes les autres nations de l'Europe barbares. Ayant fait connaissance des littératures anglaise et allemande, il n'y avait rien de plus naturel pour beaucoup d'auteurs français, que de s'opposer aux entraves de l'autorité arbitraire de l'Académie des quarante fauteuils, comme on appela l'Académie française par dérision. On ne crut plus à son infailibilité, et on eut même honte de sa tutelle, à laquelle la France littéraire s'était soumise depuis près de deux siècles. On s'émancipa.

La lutte entre les Classiques et les Romantiques s'engagea à la fin du premier quart de notre siècle, longtemps soutenue des deux parties avec le plus vif acharnement. L'école romantique, *Victor Hugo* à la tête, a gagné le champ de bataille, en déblayant le Parnasse français de toutes les rouillures aristotéliques, et en brisant le joug du pédantisme d'un Boileau, sous lequel la littérature et même la langue française avaient gémi si longtemps.

Bien loin d'approuver ou de vouloir justifier toutes les extravagances des premières productions de l'école romantique qui, dans sa fougue juvénile, ne connut ni bornes ni raison, en rompant les chaînes du classicisme, ne sut pas supporter la liberté, et tout enivrée de ses succès, tomba dans les extrêmes des abus contre lesquels elle eut lutté avec tant d'avantage; bien loin d'être adhérent de ses tendances souvent plus que destructives, et bien loin de vouloir dire beau tout ce que ses premiers élans ont produit, productions qui pour la plupart ne sont que des tortures de l'esprit et de tous les sentiments du vrai beau, il faut cependant avouer que les efforts de l'école romantique ont eu une heureuse influence sur la langue. Par ces efforts, elle se dégagait de ses liens, et les *Chateaubriand*, les *Casimir Delavigne*, les *De Lamartine*, les *Béranger*, les *Nodier*, les *Balzac*, les *Victor Hugo*, les *Jules Janin*, les *Frédéric Souillé* l'enrichirent en puisant dans les anciennes chroniques, dans les fabliaux, dans le langage du peuple et dans les auteurs des siècles passés que l'autorité de l'Académie avait défrancisés. *)

A mesure que les sciences, les arts et l'industrie dans ses branches innombrables étendirent les rayons de leur empire, que leurs progrès devinrent de jour en jour plus vastes, que les découvertes et les inventions se multiplièrent, il fallut aussi chercher de nouveaux termes, créer des paroles et des expressions et réfondre les anciennes.

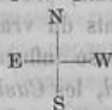
L'école romantique eut donné le premier élan, et bientôt la néologie ne connut plus de frein. C'est avec une légèreté inconcevable que les auteurs français ne mirent pas seulement à contribution les langues savantes, mais toutes les langues de l'Orient et de l'Occident aussi anciennes que modernes. Ce qui fait dire à Ch. Nodier, qu'il fallait enseigner aux enfants français l'Hébreu, le Grec, le Latin, l'Arabe et toutes les langues vivantes, avant de commencer à leur enseigner leur langue maternelle, le français. Sous les mains des auteurs modernes, les termes de toutes les langues durent se franciser. **) Outre cela, le besoin et le hasard, les néologues les plus actifs, mirent tout à profit et créèrent masse de mots et d'expressions qui, de l'autre côté, ne sont que trop souvent que des créations éphémères, passant aussi vite que les caprices de la mode qui les a créés, et auxquels, principalement, le langage de la conversation française est aussi sujet que

*) Le *Livre des Cent et un*, qu'une association des auteurs les plus renommés publia après la révolution de l'an 1830, pour aider le libraire Avocat de Paris, ruiné par les suites de cette révolution, nous fait connaître les champions les plus distingués de l'école romantique et affirme ce je que viens de dire.

**) V. la préface du *Complément du Dictionnaire de l'Académie française* par *M. Louis Barré*, où plusieurs mots empruntés des différentes langues de l'Europe sont cités.

toute autre chose*) Quant à l'emploi du langage de la conversation, les auteurs modernes ne sont plus si exclusifs que les auteurs du siècle de Louis XIV et de Louis XV. En France pourtant rien n'a de stabilité! On comprend bien facilement que même beaucoup de termes et d'expressions que les temps de la première révolution, de l'Empire et de la Restauration ont vu naître, ne sont plus usités de nos jours, ont déjà vieilli, sont devenus archaïsmes. Dans la conversation de Paris chaque jour produit des néologismes, mais pour la plupart aussi vite oubliés qu'ils ont été créés. Comme on change de meuble et de modes, on réfond aussi le langage de la conversation. Et comme ce n'est qu'à Paris où l'on fabrique la langue, on suit dans la création des néologismes tous les caprices imaginables, au lieu de puiser dans la vraie source de la langue, dans les dialectes français**).

*) Dans toutes les langues modernes les caprices du hasard ont créé beaucoup de mots, et surtout en français. Je n'ai qu'à citer les verbes: *lassarger* pour empoisonner, *fallouer* pour tricher, les adjectifs *obéliscal*, *pyramidal*, *caucase* qui se disent, au figuré, d'une chose colossale, étonnante par sa grandeur. Ces Créations du moment, dont le hasard des circonstances est l'inventeur, sont pour la plupart éphémères, et il n'y en a que très peu que l'usage de la langue adopte. La langue anglaise doit aussi beaucoup de mots au hasard du moment, je n'en cite que le terme „*News*“ des nouvelles, que l'on dérive ordinairement de *new*, quoique son origine soit tout un autre. De l'an 1595 jusqu'à 1730, on avait en Angleterre l'habitude de placer sur les papiers publics, les journaux les quatre points cardinaux du compas



voulant ainsi indiquer que ces papiers contenaient des nouvelles de toutes les parties du monde, et des lettres initiales des noms anglais des points cardinaux on a formé le mot: *news*.

**) On se tromperait, croyant qu'on parle le français dans toute la France. Comme en Angleterre, on parle le *Gaelic* dans les highlands de l'Ecosse, le *Welsh* dans les montagnes de Wales, l'*Irlandais* dans les montagnes et les parties les plus isolées de l'Irlande et le *Manks* dans l'île de Man, la France a aussi, outre l'idiome que nous disons proprement le français, plusieurs langues bien différentes l'une de l'autre. Il n'y a qu'une très petite partie de France où l'on parle le français pur, la langue écrite. Le français même se divise en huit dialectes, savoir: 1^o le *Normand*, 2^o le *Picard*, 3^o le *Lorrain*, 4^o le *Bourguignon*, 5^o l'*Idiome de l'Isle-de-France*, 6^o le *Poitevin* qui se forma par le mélange du français avec la langue romane du Midi, 7^o le *Rouchi*, que l'on parle dans le Midi du Hainaut et 8^o le *Wallon-flamand*. (Voy. *G. F. Burguy*, Grammaire de la langue d'Oïl, ou Grammaire des dialectes français du XII et XIII siècles, suivie d'un glossaire contenant tous les mots de l'ancienne langue qui se trouve dans l'ouvrage, Tom. I. Berlin 1853. F. Schneider & Comp. — *Gustav Fallot*, Recherches sur les formes grammaticales de la langue française et de ses dialectes au XIII siècle. — *Jules Corblet*, Glossaire étymologique et comparatif du patois Picard, ancien et moderne, précédé de recherches philologiques et littéraires sur ce dialecte.) Au Midi de la Loire le peuple parle encore de nos jours l'*Occitanien* ou la langue d'oc, le provençal, langue romane où l'influence germanique n'a pas été si grande que dans le Nord, quoique l'on trouve dans cette langue beaucoup plus de termes d'origine germanique que l'on ne croit. Cette belle langue se divise en plusieurs dialectes, dont les principaux sont: 1^o Celui du côté des pyrenées sous l'influence du Catalan, langue de la souche gréco-latine, mais déjà cultivée au commencement du douzième siècle avant tous les autres dialectes du Midi; 2^o le dialecte qui se parle de l'Aude jusqu'aux embouchures du Rhône et 3^o le provençal propre, l'idiome de la Provence, formée aujourd'hui des départements des Bouches-du-Rhône, du Var, des Basse-Alpes et d'une partie de celui de Vaucluse. Le peuple du Midi ne parle que ses dialectes; les gens de la bonne société doivent apprendre le français comme une langue étrangère, et à Paris on se moque d'eux dans les comédies et les vaudevilles, en les faisant parler toujours strictement d'après les r-

que le Parisien a en horreur tout ce qui sent la province. Dans son orgueil blasé, il joint au terme „provincial“ toujours l'idée du dénigrement. Pour ne pas devoir une expression à un dialecte de province, il préfère d'aller mendier chez des langues qui n'ont pas la moindre affinité avec le français, ce qui lui fait créer tant de barbarismes.

Pour apprécier ce que je viens de dire, on n'a qu'à comparer le Complément du Dictionnaire de l'Académie française avec ce Dictionnaire même, et pourtant il y a nombre de mots dont les auteurs modernes, comme aussi le style de conversation font usage, que l'on ne trouve ni dans le Dictionnaire ni dans son Complément.

En considérant la marche de la formation de la langue française et tout ce que je viens d'indiquer, on sera bientôt convaincu que l'étude de l'étymologie française offre beaucoup de difficultés. D'abord, la formation d'une langue vivante ne se fait ni systématiquement ni grammaticalement, il y a trop de circonstances et de casualités qui, sous l'influence de la nécessité, y coopèrent, n'observant pas toujours le procédé générique, et se plaisant très souvent dans des mutilations et des aberrations les plus bizarres, comme le français nous en offre beaucoup*).

Les premiers étymologistes français, comme *Ménage*, *Henri Estienne*, *Borel*, *Tripot*, *Postel*, *Guichard*, *le père Thomassin* et *le père Labbe* crurent avoir tout fait, en faisant remonter les étymologies des mots français au Grec, au latin et même à l'Hébreu, pour la plupart avec très peu de critique, et ne se laissant que trop souvent séduire par le son et par une apparente affinité des mots. Quelques auteurs modernes ont travaillé plus consciencieusement sur l'étymologie française, desquels je ne cite que *Raynouard*, *Roquefort*, *Lemare*, *Ch. Nodier*, *Lacombe*, *Louis Barré***)) et avant tous un savant allemand, *Frédéric Diez*, qui dans sa grammaire des langues romanes, comme dans son Dictionnaire étymologique de ces langues, nous a montré le chemin qu'il faut suivre dans l'étude de l'étymologie***). Concernant les langues romanes et particulièrement le français, il a su rendre des services éminents à cette étude, ce que la critique française même a dû reconnaître et qu'elle a reconnu, en rendant pleine justice aux grands mérites des ouvrages linguistiques de cet auteur, aussi consciencieux que profond et savant.

Dans mes études de la langue française, la partie étymologique m'a beaucoup occupé, et c'est avec le plus grand intérêt que je lui ai voué mes heures de loisir. Si j'ose maintenant présenter aux amis de la langue française quelques essais étymologiques dans lesquels j'ai réfuté des opinions admises, j'espère qu'on les accueillera avec indulgence. De cet accueil il dépendra, si je publierai tout le fruit de mes études étymologiques.

gles de la grammaire. L'Auvergne a son propre dialecte' outre cela je cite, *l'Armoricain*, comme on appelle en général les idiomes qui se parlent sur toute la côte de l'Océan, dont le principal est le Breton (Cello-breton) qui se parle en Bretagne dans ses différents idiomes, comme le breton-bretonnant ou le bas breton etc., et le dialecte allemanique, qui se parle et s'écrit dans l'Alsace. (V. Les poésies dans ce dialecte par *Dan. Hirtz*, maître-tourneur. Strassbourg, 1846.)

*) Voy. Tableaux étymologiques par M. Louis Barré, et sa préface du Complément du Dictionnaire de l'Académie française. pag. XXI.

***) Voy. les tableaux étymologiques de cet auteur.

***)) *Friedrich Diez*, Grammatik der romanischen Sprachen. Bonn 1836—1844. III vol. — Etymologisches Wörterbuch der romanischen Sprachen. Bonn 1853, bei Ad. Marcus.

Études étymologiques.

Budget. Ce mot ne se trouve pas dans les premières éditions du Dictionnaire de l'Académie (1694 etc.), ni dans la dernière édition du Dictionnaire, dit de *Trévoux* (1771), et par conséquent il n'était pas français de ce temps. Avant les crises financières qui précédèrent et firent éclater la révolution française de l'an 1789, l'administration des finances de la France ne connaissait point de *Budget*. Sous le nom de Taille, une imposition se faisait tous les ans de la part du Roi sur le peuple et les roturiers, pour soutenir les charges de l'État. Les Élus recevaient la commission des Tailles, en vérifiaient et arrêtaient les rôles particuliers. Le terme Budget, pour signifier l'état annuel des dépenses qu'on présume avoir à faire et des fonds et revenus affectés à ces dépenses*), est emprunté de l'anglais, comme la sixième édition du Dictionnaire de l'Académie nous l'apprend, et fut introduit dans la langue française par le langage parlementaire de l'assemblée nationale. Le mot anglais, budget „a bag, such as may be easily carried“, de son côté, est dérivé du terme français: „bougette“, petit sac de cuir que l'on porte en voyage, comme les péagers et les collecteurs des Tailles pour y mettre les péages et les Tailles. On a donné le nom du contenant au contenu.

Roturier, subst. et adj., fut nommé celui qui n'était pas noble, qui était né dans la *roture*, collectif, indiquant la condition des roturiers. Dans la basse latinité nous trouvons le mot *ruptura* pour signifier la culture de la terre, dont est dérivé le terme *roture* dans le même sens. Tous ceux qui s'occupaient à cultiver ou à rompre la terre, comme on dit encore de nos jours, en France, pour dire labourer, furent appelés *roturiers*, dérivé de *ruptuarius* ou *ruptarius*, qui dans la basse latinité, signifie laboureur. Le mot roturier s'employait ordinairement comme distinction de la noblesse. Un noble qui eut dérogé devint *roturier*. Des biens, des terres et des héritages *roturiers* furent dits ceux qui étaient tenus à cens, rentes, corvées et autres devoirs dont les biens de la noblesse étaient exempts. Les terres roturières payaient à leurs Seigneurs, cens, rentes et autres redevances Seigneuriales, tandis que les terres nobles érigées en fief, ne payaient que quand elles changeaient de main, quint et requint, c'est à dire le cinquième denier de leur valeur, et le cinquième du cinquième. Les nobles étaient exempts de la taille, mais la roture y était sujette.

Caboche, signifie la tête de l'homme. On dit, petite ou grosse caboche, comme on dit aussi, c'est une bonne *caboche*, pour dire, c'est un homme de beaucoup de jugement. On a dérivé ce mot de *caput*, mais il vient du nom propre: *Caboche*. *Simon Caboche*, boucher de Paris, se mit

*) Pour la plupart des définitions des termes, j'ai suivi la dernière édition du Dictionnaire de l'Académie.

avec le chirurgien Jean de Troyes en 1413, le 13. Avril, à la tête d'une sédition que le Duc de Bourgogne, Jean Sans peur, et ses partisans eurent excitée contre Charles VI. (1380—1422). Les séditeux qui commirent beaucoup de cruautés, étant maîtres de Paris jusqu'au 31. Juillet de l'an 1413, s'appelèrent, d'après leur chef: *Cabochiens*, et portèrent comme signe de ralliement un chaperon blanc. Caboché même eut un grand pouvoir sur la populace, qui employa le nom de son chef, pour dire la tête. On voit que c'est une de ces significations que le hasard a créées, comme la langue française en a tant.

Ramponer. Quoique ce mot ne soit pas adopté par l'Académie, il est d'usage dans le langage familier et se dit pour s'amuser hors de la ville, s'enivrer, boire avec excès. En 1760 un certain *Ramponneau*, farceur bien connu, établit à Paris un cabaret près de la Courtille, bientôt aussi suivi et en vogue des buveurs et des loustics — mot allemand, que la langue française doit à Voltaire — que le *cadran bleu* l'était comme rendez-vous des roués et des petits-maitres, nom que le dix-huitième siècle a donné aux jeunes gens que l'on dit aujourd'hui, *Lions*. Par allusion au cabaret de M. Ramponneau le verbe „ramponer“ fut introduit, et l'on en fit un usage bien général, car il a été adopté même dans le patois de Cologne; on y dit: „*Ramponæche, æ Ramponæchen halden*“ pour dire, une petite bacchanale, se divertir, arranger une bacchanale. Que l'on se garde de confondre le verbe *ramponer* avec le vieux verbe *ramponner* qlq., qui veut dire, se moquer de quelqu'un, railler qlq.

Roué signifie au figuré, un homme sans moeurs et sans principes, dont la conduite est désordonnée. Le français doit le terme „*Roué*“, „*Gerädert*“, dans ce sens-ci, au fameux Duc d'Orléans, Philippe II., Régent de France de 1715 jusqu'à 1723, durant la minorité de Louis XV., car c'est de roués qu'il qualifiait, en plaisantant, ses favoris, les commensaux de ses orgies, sans pareilles dans l'histoire moderne, les voyant, pour ainsi dire, roués par les fatigues et l'excès des honteuses débauches qui se faisaient jour par jour dans son palais à Paris, le fameux Palais royal. De là, la langue a adopté le mot *roué* dans le sens mentionné ci-dessus.

Chic ou Chique. Selon le Dictionnaire de Trévoux, ce mot signifie finesse, chicane, subtilité; on dit qu'un homme entend le *chic*, pour dire, il est versé dans les détours de la chicane, qu'il est fin, rusé, adroit. De nos jours ce terme s'emploie particulièrement dans l'art du dessin et de la peinture, pour indiquer une vigueur rapide dans le maniement du crayon ou du pinceau. On dirait: *Cet artiste n'a pas de chic. Ce dessin est fait avec beaucoup de chic.* Le mot *chic* est déviré de l'allemand „*Geschick*“. Dans la conversation familière, il se dit aujourd'hui aussi pour donner à quelqu'un l'attribut d'être dégagé dans son maintien, son allure. Il n'a plus le sens de méchanceté, qu'on lui donnait autrefois. Le mot *chic* ou *chique* dans les significations indiquées, n'est pas à confondre avec *chique* pour dire du tabac en feuille qu'on met dans la bouche pour chiquer, „*Tabak kauen*“, onomatopée, imitant le bruit que font les mâcheurs de tabac, en jetant dehors la salive. La dernière édition du Dictionnaire de l'Académie n'a pas admis le mot *chic*, mais il se trouve dans le Complément de ce Dictionnaire, publié par M. Louis Barré.

Estaminet, lieu public où s'assemblent des buveurs et des fumeurs. Ce terme fut introduit dans la langue française vers la fin de la première moitié du dix-huitième siècle. Il est d'origine wallon et composé de *A sta*, qui veut dire à l'étable, mot employé encore dans les campagnes wallonnes pour appeler, remplacé à la ville par le mot *au magasin, à la boutique (sta)*, et du nom

propre „*Minet*“, propriétaire d'un cabaret bien fréquenté et situé près de Liège = *A sta Minet*, à la boutique de *Minet*, changé en *Estaminet*. L's se prononce.

Ridicule. Du temps du Directoire on a donné le nom de *Ridicule* à de petits sacs, dans lesquels les dames portaient leurs mouchoirs, leurs bourses etc. Les étymologistes français ont dérivé le mot ridicule dans ce sens-ci, du mot latin: *reticula*, réticule, signifiant un petit réseau (résille) dans lequel les femmes romaines serraient leurs cheveux, et ils croient que par altération le mot ridicule s'est formé de réticule pour indiquer ces petits sacs. Le mot ridicule, dérivé du latin, *ridiculus*, dans le sens susdit, s'explique bien plus simplement; il ne nous faut pas tant de recherches. Du temps de la Pompadour jusqu'à la première révolution, les dames portaient de grands sacs, assez larges, pour contenir, outre leur mouchoir, leur bourse, aussi leur babichon ou chien mignon. Les sacs mêmes furent appelés: Pompadours. Après l'époque de la terreur, le luxe et l'élégance de nouveau admis dans la bonne société, la mode fit les sacs de dames aussi petits que possibles, et on les nommait, pour les ridiculiser, à cause de leur petitesse, — *ridicules*.

Bigot, bigote, dévot outré et superstitieux, dans ce sens synonyme de cagot. Les étymologistes français l'ont dérivé de l'Allemand, „*bei Gott*“, ou de l'Anglais, „*by God*“, qui signifie de par Dieu. D'après *Cambden*, au moyen âge les Normands ont été nommés *Bigots*, car le Roi Charles III, surnommé le Simple (893—929), donnant en 912 la Normandie avec sa fille Gissela à Rollon, duc des Normands, et les courtisans ayant averti ce Duc qu'il fallait qu'il baisât les pieds de Charles, en reconnaissance d'un si grand bienfait, le Duc répondit en anglais: „*No, so by God*“, c'est à dire: Non, par Dieu. Aussitôt le Roi et ses courtisans l'appelèrent: Bigot, pour se moquer de lui, et ce nom passa aux autres Normands. Il est bien étrange, que l'historien anglais *Cambden* fait tout bonnement parler anglais au Duc Rollon. Guillaume de Nangis raconte que les Normands, désirant de se faire chrétiens, s'écrièrent: Bigot! Bigot! D'autres trouvent dans le mot bigot une altération du mot visigoths. Mais, comment le mot bigot a-t-il reçu le sens de cagot, de dévot? Dans ce sens, il est à dériver de l'espagnol, savoir du mot *bigote*, moustache. En espagnol on dit un homme de bien, sensé, grave: *hombre de bigote*, ou de *bigote al ojo*. Les Espagnols juraient: „*por mi bigote*“, et comme c'était leur juron ordinaire, qu'ils avaient toujours dans la bouche, les habitants des Pays-bas leur donnèrent pendant la guerre qu'ils leur firent, le sobriquet de *bigot* et, de là ce mot a été employé pour signifier un dévot outré, superstitieux.

Quinquet, lampe à double courant d'air, nommé d'après son inventeur: *Quinquet*, lampiste de Paris, du temps de l'empire. Il ne faut pas confondre ce mot avec *Guinguette*, comme on appelle à Paris les cabarets hors des barrières où le peuple va boire et où l'on s'amuse à danser. Le bourg de Vaugirard, tout près des murs de Paris, est composé de guinguettes. Dans ce sens le mot guinguette est dérivé de *quinquet* ou de *ginquet* qui signifie, comme substantif, dans le patois du département de la Seine, de petit vin, du vin vert. De là les expressions: boire du *quinquet* ou *ginquet*, c'est à dire de petit vin à faire danser les chèvres; on ne recueille dans les environs de Paris que du *ginquet* ou *quinquet*. *Quinquet*, comme adjectif, veut dire de peu de valeur, court, mince etc. *Guinguette* se dit aussi d'un jeu de cartes, d'une espèce de voitures légères et découvertes auxquelles on a donné le nom de *Phaétons*, à cause de la chute trop ordinaire de leurs téméraires cochers.

Écume de mer. Tout le monde connaît cette terre blanche, fine et onctueuse dont on se sert pour faire des pipes et des porte-cigares, et que l'on ne dit qu'abusivement: écume de mer. C'est une espèce de terre talqueuse que l'on trouve en Grèce dans le voisinage de Thiva ou Tivé, l'ancienne Thèbes, dans l'Asie mineure, en Espagne comme aussi en France. D'abord on employait cette terre à Constantinople pour en sculpter des têtes de pipe que l'on imitait plus tard aussi à Nurnberg et en plusieurs autres villes de l'Allemagne. On prétend que le nom français: „écume de mer“ se dérive du nom d'un fabricant de ces têtes de pipe de Nurnberg, qui s'appelait *E. Cummer*, et qui faisait de grandes affaires avec la France. De son nom les français ont fait „écume de mer“, pour indiquer la matière première des pipes qu'il fabriquait.

Prussien se dit dans la conversation familière d'un jouet d'enfant que tout le monde connaît et qui consiste en un petit cylindre de moëlle de sureau arrondi, au bout duquel on a mis un peu de plomb dont le poids fait relever le jouet, que l'on nomme ordinairement *bilboquet* ou *ramponeau*, nom du drôle, déjà mentionné (V. Complément du Dictionnaire de l'Académie française, le mot: *Ramponeau*). Le terme prussien dans ce sens-ci doit, sans doute, son origine à la guerre de sept ans, dans laquelle le roi de Prusse, Frédéric le Grand a su tenir, le dessus de ses ennemis, malgré la coalition des plus grandes puissances de l'Europe contre lui, malgré tous ses revers, ses batailles perdues. Combien de fois il parut être culbuté, par la force de son génie il s'est toujours relevé.

Charlatan. Ce terme bien connu sous toutes ses significations, a été dérivé par les uns de *Char* et de *Latan*, nom d'un homme qui vendait dans les places publiques sur les Boulevards de Paris de l'orviétan, et dont le théâtre était un *Char*. Ménage dérive ce mot de *circulatanus*, qu'il croit qu'on a dit dans la basse latinité pour *circulator*. D'autres le dérivent de l'italien *Ceretano*, bourg tout proche de Spolète en Italie d'où, comme on prétend, ces vendeurs de drogues sont venus en France. La dérivation de ce mot est bien simple, il vient de l'italien: *ciarlare*, jaser, bavarder, parler, et de ce verbe on a fait *ciarlatano*, hableur, synonyme de *cerretano*, *cantambanco* — *Marktschreier*.*)

Rococo. Il se dit, en général, de tout ce qui est vieux et hors de mode dans les arts, la littérature etc. mais proprement du genre d'ornements, de style et de dessin du temps de Louis XV et du commencement de Louis XVI, de ce genre qui a suivi le style Pompadour. Le terme *Rococo* ne se trouve ni dans le Dictionnaire de l'Académie ni dans celui de Trévoux, mais le complément du Dictionnaire de l'Académie l'a admis. Il est, sans contredit, du même origine que *rocaille*, genre de petits meubles à la mode sous Louis XV, dont l'extérieur imite des rochers, des grottes, des amas de coquillages. Le mot *Rococo* est composé de *roc* et de *coco* qui se dit dans le langage populaire, d'un homme qui s'en fait accroire. Le style *rococo* qui se plaît dans sa bizarrerie dans des formes capricieuses, comme celles des rocs, nous veut tromper, faire croire quelque chose qui n'existe pas, il veut tirer vanité d'un mérite qu'il ne possède pas, et voilà pourquoi on l'a nommé *rococo*.

Maraudeur, proprement un soldat qui, épuisé de fatigues, se détache du corps d'armée auquel il appartient, comme on dit aussi en allemand, dans la conversation familière „*marode*“ pour fatigué, épuisé. Du mot *maraudeur* on a formé les mots, *maraud*, qui veut dire vil, impudent co-

*) V. Dies etymologisches Wörterbuch, le mot: *ciarlare*.

quin; *maraude*, terme de guerre, vol commis par des gens de guerre, en s'écartant de l'armée, *marauder*, aller en maraude, *maraudage*, action de marauder et *maraudaille*, troupe de gueux, canaille.

Les étymologistes français se sont donné beaucoup de peine pour expliquer la dérivation du mot *maraudeur*. Ménage dérive ce terme de l'Hébreu: maroud qui signifie un gueux; d'autres le veulent dériver du grec *μαργος* signifiant un insensé et encore d'autres du mot *marucinus* de la basse latinité, qui a la même signification. On voit qu'on a le choix. Mais je regrette beaucoup que tous ces savants étymologistes soient en erreur.

Le terme *maraudeur* ou proprement *méraudeur*, comme le maréchal de Luxembourg (1628—1694) l'écrivit encore, se dérive tout simplement du nom de la famille des comtes de „*Mérode*“, et se date de la guerre de trente ans. Plusieurs membres de la famille des comtes de Mérode dont le château héréditaire est situé dans le duché de Juliers près de Duren, et principalement le comte Jean de Mérode, mort des blessures, reçues dans la bataille d'Oldendorp en 1633, comme aussi Germain François de Mérode Baron d'Ascher qui, l'an 1644, fut tué en duel à Cologne par le fameux Jean de Werth, s'étaient acquis comme chefs de partisans, une renommée peu flatteuse par l'indiscipline de leurs soldats, tellement connus dans les parties de l'Allemagne qui avaient été le théâtre de la guerre, que tous les gens de guerre, vivant à la débandade, reçurent le nom de „*Mérode Brüder*“ ou „*Méroder*“ d'où le maréchal de Luxembourg a fait le mot français *mérodeur*, changé plus tard en *maraudeur*.

Qu'il me soit permis de citer ici quelques passages d'un roman allemand qui a paru une vingtaine d'années après la paix de Munster, et dans lequel un aventurier, en nous donnant le récit de ses aventures, nous trace le tableau le plus vrai, le plus animé et le plus touchant des malheurs sous lesquels l'Allemagne, proie des étrangers, eut gémi durant trente ans. Je parle du roman, écrit par *Greifenson* (Samuel de Hirschfeld): „*Abenteuerlicher Simplificissimus, d. i. Beschreibung des Lebens eines seltsamen Vaganten genannt Melchior Sternfels von Fuchshain*“, qu'il publia en 1669 à Mompelgart sous le nom de de Schleifsheim de Sulzfort. Quant aux Méraudeurs, il nous raconte, pour expliquer l'origine de ce terme, ce qui suit:

„Ich muss nur ein wenig erzählen, was die *Merode-Brüder* vor Leut sind, weillen sich ohne Zweifel etliche finden, sonderlich die Kriegs-Unerfahrne, so nichts davon wissen. So hab' ich bisher noch keinen Scribenten angetroffen, der etwas von ihren Gebräuchen, Gewohnheiten, Rechten, Privilegien, seinen Schriften einverleibt hätte, ohnangesehen es wol werth ist, dass nit allein jetzige Feldherrn, sondern auch der Bauersmann wisse, was es vor ein Zunfft seye. Betreffend nun erstlich ihren Nahmen, will ich nit hoffen, dass es dem jenigen dapfern Cavalier, unter dem sie solchen bekommen, ein Schimpf sey, sonst wolte ichs nit einem jeden so öffentlich auf die Nas binden: Ich hab eine Art Schuh gesehen, die hatten an statt der Löcher krumme Näth, damit sie desto besser durch den Koth stampffen solten; solte nun einer den Mansfelder selbst vor einen Pechfartzer schelten, den wolte ich für einen Phantasten halten. Eben so muss man diesen Namen auch verstehen, der nicht abgehen wird, so lang die Teutsche kriegten, es hat aber eine solche Beschaffenheit damit: Als dieser Cavallier einmals ein neugeworben Regiment zur Armee brachte, waren die Kerl so schwacher baufälliger Natur, wie die Frantzösische Brittanier, dass sie also das Marchiren und ander Ungemach, dass ein Soldat im Feld ausstehen muss, nit erleiden konnten, derowegen denn ihre Brigade zeitlich so schwach wurde, dass sie kaum die Fähnlein mehr bedecken konnte, und wo man einen oder mehr Krancke und Lahme auf dem Marck, in Häusern

und hinder den Zäunen und Hecken antraff, und fragte Was Regiments? so war gemeiniglich die Antwort: *von Merode!* Davon entsprang, dass man endlich alle diejenige, sie wären gleich krank oder gesund, verwundet oder nit, wenn sie nur ausserhalb der Zug-Ordnung daher zottelten, oder sonst nicht bei ihren Regimentern ihr Quartier im Feld namen, *Merode-Brüder* nante, welche Bursch man zuvor Säufenger und Immenschneider geheissen hätte; denn sie sind wie die Brumser in den Immenfässern, welche, wenn sie ihren Stachel verloren haben, nicht mehr arbeiten noch Honig machen, sondern nur fressen können; Wann ein Reuter sein Pferd, und ein Mussquetier seine Gesundheit verleurt, oder ihm Weib und Kind erkrankt und zurückbleiben will, so ist schon anderthalb par *Merode-Brüder*, ein Gesindlein, so sich mit nichts besser als mit den Züginern vergleicht, weil es nicht allein nach seinem Belieben vor, nach, neben und mitten unter der Armee herumstreicht, sondern auch denselben beides an Sitten und Gewonheit ähnlich ist, da siehet man sie Hauffenweis beyeinander (wie die Feld-Hüner im Winter) hinder den Hecken im Schatten, oder nach ihrer Gelegenheit an der Sonnen, oder irgend umb ein Feuer herum liegen, Taback zu sauffen und zu faullentzen, wenn unterdessen anderwärts ein rechtschaffener Soldat beim Fähnlein, Hitz, Durst, Hunger, Frost, und allerhand Elend übersteht. Dort geht eine Schaar neben dem March her auf die Mauserey, wenn indessen manch armer Soldat vor Mattigkeit unter seinen Waffen versinken möchte. Sie spoliren vor, neben und hinder der Armee alles was sie antreffen, und was sie nicht geniessen können, verderben sie, also das die Regimenter, wenn sie in die Quartier oder ins Lager kommen, oft nicht einen guten Trunck Wasser finden, und wenn sie alles Ernstes angehalten werden, bei der Bagage zu bleiben, so wird man oft bey nahe dieselbe stärker finden, als die Armee selbst ist; Wenn sie aber Gesellen-weis marchiren, quartiren, campiren und hausiren, so haben sie keinen Wachtmeister, der sie commandirt, keinen Feldwäibel oder Scherganten, der ihnen das Wambs ausklopft, keinen Corporal, der sie wachen heisst, keinen Tambour, der sie des Zapfenstreichs, der Schaar und Tagwacht erinnert, und in Summa niemand, der sie anstatt des Adjutanten in Battaglia stellt, oder an statt des Fourirs einlogirt, sondern leben vielmehr wie die Frey-Herren. Wenn aber etwas an Commiss der Soldatesca zukommt, so sind sie die erste, die ihr Theil holen, ob sie es gleich nit verdient. Hingegen sind die Rumormeister und General Gewaltiger ihr allergröste Pest, als welche ihnen zu Zeiten, wenn sie es zu bund machen, eiserne Silbergeschirr an Händ und Füss legen, oder sie wol gar mit einem hänffinnen Kragen zieren, und an ihre allerbeste Häls aufhencken lassen.

Sie wachen nicht, sie schanzen nicht, sie stürmen nicht, und kommen auch in keine Schlachtordnung, und sie ernehren sich doch! Was aber der Feldherr, der Landmann und die Armada selbst, bei deren sich viel solches Gesinds befindet, vor Schaden darvon habe, ist nicht zu beschreiben. Der heilloseste Reuter-Jung, der nichts thut als furagiren, ist dem Feldherrn nützer, als 1000 *Merode-Brüder*, die ein Handwerck daraus machen, und ohne Noth auf der Bernhaut liegen, sie werden vom Gegentheil hinweg gefangen, und von den Bauern an theils Orten auf die Finger geklopft, dadurch wird die Armee gemindert, und der Feind gestärckt, und wenn gleich ein so liederlicher Schlingel, (ich meine nicht die arme Kranke, sondern unberittene Reuter, die unachtsamer Weis ihre Pferd verderben lassen, und sich auf *Merode* begeben, damit sie ihre Haut schonen können) durch den Sommer darvon kommt, so hat man nichts anders von ihm, als dass man ihn auf den Winter mit groseen Kosten wieder mondiren muss, damit er künftigen Feldzug wieder etwas zu verlieren habe, man sollte sie zusammkuppeln, wie die Windhund, und sie in

den Garnisonen kriegen lernen, oder gar auf die Galleern schmieden, wenn sie nit auch zu Fuss im Feld das ihrige thun wollten, bis sie gleichwol wieder Pferd kriegten. Ich geschweige hier wie manches Dorff durch sie sowol unachtsam - als vorsetzlicher Weis verbrannt wird, wie manchen Kerl sie von ihrer eigenen Armee absetzen, plündern, heimlich bestelen und wol gar nieder, machen, auch wie mancher Spion sich unter ihnen aufhalten kann, wenn er nemlich nur ein Regiment und Compagni aus der Armada zu nennen weis.“

Avoir le reflet napoléonien, se dit d'un homme qui commence à grisonner. C'est une des locutions les plus récentes, car on l'a introduite en allusion à Louis Napoléon qui, comme président de la république, commença déjà à montrer quelques cheveux gris.

Je m'en moque comme de l'an quarante. Cette locution proverbiale s'emploie, quand on veut dire qu'on ne fait nul cas de quelque chose. L'histoire nous apprend qu'il n'y a pas de siècle qui n'ait pas été préoccupé d'un écroulement de la planète que nous habitons. Le moyen-âge n'a pas vu plus de crédules, quant à cette préoccupation, que les temps modernes, et le dix-huitième siècle aussi bien que le dix-neuvième n'a pas échappé à la crainte de la fin du monde. C'est en 1740 que devait avoir lieu cette catastrophe si redoutée, la fin du monde. C'est de là qu'est venue l'exclamation citée, mise en circulation par ceux qui ne croyaient pas à cette catastrophe qui fit trembler toute la France.

far und was sie nicht genesen können, verdröhen sie, also das die Regimente, wenn sie in die Quartier oder ins Lager kommen, oft nicht einen guten Trunk Wasser finden, und wenn sie alles Erastes angehalten werden, bei der Bagege zu bleiben, so wird man oft bey uns dieselbe stärker finden, als die Armen selbst ist; Wenn sie aber Gesellen weis machen, dazumit, cam-piren und hantiren, so haben sie keinen Wachmeister, der sie commandirt, keinen Fohrwahdel oder Schorgranten, der ihnen das Wams waschelt, keinen Corporal, der sie waschen heisset, keinen Tambour, der sie des Kaptenstrichs, der Schanz und Teywachst ermahnt, und in Summa niemand, der sie wartet des Aufstantes in Bahagie stellt, oder an dem des Fours einlogirt, sondern leben veltmahr wie die Frey-Herrn. Was die erste, die für Theil holen, ob sie es nicht mit verdröhen. Hingegen sind die Rumpfwachmeister und General-Gewaltiger für allergräte Pest, als welche ihnen zu Zeiten, wenn sie es zu hand machen, eiserne Hütelgeschütz zu Hand und Fias legen, oder sie wol gar mit einem halben Regiment kriegen kriegen, und an ihre eiserne Hals aufzuhängen lassen.

Sie waschen nicht, sie schanzten nicht, sie stürmen nicht, und kommen auch in keine Schlachtordnung, und sie ermahnen sich doch! Was aber der Fohlwach, der Landmann und die Armada selbst, bei denen sich viel solches Gesinde behaltet, vor Schanz dazumit habe, ist nicht zu beschreiben. Der heillosste Heiner-Jong, der nichts thut als linsiren, ist dem Fohlwach nützer, als 1000 Mord-Bücher, die ein Landwehr dazumit machen, und ohne Wohl auf der Bedenung liegen, sie werden vom Gehnheit hinweg getrieben, und von dem Bauer an theils Orten auf die Finger geklopft, daburch wird die Armee gemindert, und der Feind gestärkt, und wenn gleich ein so lieberlicher Schlagel (ich meine nicht die arme Kramke, sondern unersittliche Bauer, die unachtsamer Wohl ihre Pferd verdröhen lassen, und sich auf Mawele begeben, damit sie ihre Hand schonen können) durch den Sommer dazumit kommt, so hat man nichts anders vor than, als dass man ihn mit Winter mit grossen Kosten wieder montiren muss, damit er künftigen Feldzug wieder etwas zu verdröhen habe, man sollte sie zusammankuppeln, wie die Waldwand, und sie in